



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2019

Sandrine Victor, *Les Fils de Canaan. L'esclavage au Moyen Âge*

Juliette Sibon



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/15603>
ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Juliette Sibon, « Sandrine Victor, *Les Fils de Canaan. L'esclavage au Moyen Âge* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], 2019, Online since 04 March 2019, connection on 04 March 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/crm/15603>

This text was automatically generated on 4 March 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Sandrine Victor, *Les Fils de Canaan. L'esclavage au Moyen Âge*

Juliette Sibon

REFERENCES

Sandrine Victor, *Les Fils de Canaan. L'esclavage au Moyen Âge*, Paris, Vendémiaire, 2019, 211 p.
ISBN : 978-2-36358-320-8

- 1 L'esclavage au Moyen Âge n'est ni une fiction ni un phénomène marginal. De la fin de l'Antiquité à l'aube des Temps modernes, il ne connut pas d'éclipse. Telle est la première clarification historique apportée par l'ouvrage de Sandrine Victor. Si les spécialistes de la question ne sont pas à convaincre, le public d'étudiants et de lecteurs curieux auquel s'adresse d'abord l'ouvrage demeure sans doute imprégné d'un certain nombre de clichés que l'auteur vise à déconstruire de manière accessible et convaincante. La richesse des réflexions et la générosité des exemples livreront un solide bagage et donneront l'envie d'aller plus loin.
- 2 Malgré les travaux précurseurs de Marc Bloch¹, l'esclavage médiéval a longtemps été minoré, voire ignoré, et ce pour une somme de raisons : à des fins apologétiques, qu'il fallût réhabiliter le Moyen Âge dans son ensemble – on pense ici au livre de Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge* (1979) – ou affirmer la prégnance des interdictions religieuses sur la société médiévale ; car les sources et la terminologie sont complexes et nécessitent, selon la formulation de Sandrine Victor, une approche « pointilliste » (p. 12), riche de la somme des études de cas. Les recherches sont ainsi restées longtemps embryonnaires, contribuant à caractériser le Moyen Âge comme le temps de l'institution du servage excluant toute forme d'esclavage et souvent définie comme un mode de domination plus doux – oserait-on dire plus « civilisé » ? – par contraste avec l'esclavage antique et le commerce triangulaire des siècles postérieurs.

- 3 Bien que modestement qualifié dans l'introduction de « petit précis » (p. 13) – l'auteur est spécialiste d'histoire économique et sociale par le biais de l'histoire des techniques et celle des métiers de la construction en particulier –, le livre comble une lacune. Si la plupart des histoires générales du Moyen Âge ou des dictionnaires d'histoire médiévale omettent une entrée « esclavage », il offre désormais la clé d'entrée permettant de cerner les caractéristiques majeures de l'esclavage tel qu'il a été théorisé et mis en œuvre du V^e au XV^e siècle à l'échelle de la Méditerranée, en terre chrétienne byzantine et latine, en Islam et dans les communautés juives de ces États.
- 4 Sandrine Victor rend largement hommage à la somme savante achevée par Charles Verlinden en 1977², qui contribua à rompre définitivement avec la cécité historique sur cette question, ou encore à l'approche anthropologique de Claude Meillassoux³. L'ouvrage est aussi le fruit de lectures élargies qui puisent tout autant aux travaux les plus récents, nous y reviendrons.
- 5 Outre la démonstration de la permanence, de l'institutionnalisation et de la centralité de l'esclavage dans l'économie et la société médiévales, l'auteur exhume quatre idées-phares que l'on peut d'emblée mettre en évidence.
- 6 Il s'agit d'abord de la variété des formes que l'esclavage prend au Moyen Âge, quels que soient l'époque et l'espace considérés. Ses formes ne peuvent se décliner qu'au pluriel, y compris au sein d'une même société, « tout comme les figures d'esclaves et les situations d'esclavage » (p. 13). Cette variété conduit à définir des gradients de sujétion individuelle et collective, des formes de dépendance et d'asservissement, incluant le servage. Ce faisant, l'auteur s'écarte résolument de la perception stéréotypée de l'assujetti médiéval, résumée par la formule universellement connue de « taillable et corvéable à merci ».
- 7 En conséquence, et c'est la deuxième balise posée par l'auteur, le Moyen Âge connaît des sociétés esclavagistes, à l'instar de celle inaugurée après la conquête aragonaise de Minorque (1287) décrite et analysée par Henri Bresc, dans lesquelles l'esclavage joue un rôle vital dans la production. Il connaît aussi des sociétés non esclavagistes pour lesquelles l'esclave, bien que présent en nombre, ne joue qu'un rôle complémentaire défini par la rationalité et le calcul économiques.
- 8 Ainsi, plus généralement – et c'est le troisième point que nous entendons souligner –, l'esclavage ne saurait être assimilé à une forme de travail archaïque destiné à disparaître grâce au progrès technologique. Sa permanence s'explique par sa rentabilité et par le prestige ou marqueur social qu'il confère aux propriétaires d'esclaves.
- 9 Enfin, bien que la razzia soit l'une des principales sources d'approvisionnement, l'esclavage n'a pas pour seule origine la permanence des raids et des guerres. L'institution ne prend pas fin faute d'esclaves et le renouvellement de la main d'œuvre servile, dès lors que cette dernière reste rentable, s'opère aussi sans apport exogène.
- 10 Le plan en six chapitres arrêté par l'auteur, des concepts et des débats historiographiques aux esclaves de chair et d'os, en passant par la chronologie sur la longue durée et l'approche géographique des circuits commerciaux, permet d'embrasser « l'extraordinaire variété de situations juridiques, économiques et sociales d'une "classe" servile [concept que l'auteur écarte rapidement afin de rendre compte de la diversité des contextes sociaux et économiques, des modes d'exploitation des femmes et des hommes, de leurs origines et de leurs parcours, des nouveaux apports émancipés de l'approche marxiste] qui a effectivement traversé l'époque médiévale » (p. 11). Les inconvénients

d'un plan régional sont ainsi évités sans faire fi de « l'accumulation de dossiers régionaux » (p. 12).

- 11 Le premier chapitre s'interroge sur « l'impossible définition ? » de l'esclave (p. 15-31), du fait de la spécificité des sources, de la richesse de la terminologie employée dans un même type de document, mais aussi compte tenu des différentes approches historiques, selon que l'esclavage est considéré comme un état, une condition ou un statut. Trois dénominateurs communs s'esquissent toutefois : le contrôle d'une personne par une autre, l'aliénation voire la déshumanisation de la personne asservie, la légalisation et l'institutionnalisation de son statut. L'esclave peut être compris comme un « homme-frontière », plutôt un étranger, voire un barbare, une marchandise possédée par un maître, un homme privé de droits, parfois jusqu'à devenir « infâme », un être entre l'humain et l'animal.
- 12 L'analyse sémantique dévoile un champ lexical vaste, évolutif et subtil, d'origine antique, grecque (*doulos, andrapodon...*) et latine (*servus, mancipium, ancilla, sclavus, sarracenus, maurus...*). Ces termes sont repris au Moyen Âge avec tout autant de nuances et d'ambiguïtés (comme en témoignent notamment les sources vikings ou arabo-musulmanes) et s'appliquent aussi parfois à d'autres catégories, tels les serfs. Le cas de la Sicile normande, où la sémantique tient aussi sa diversité des héritages byzantin et arabo-musulman, est emblématique de cette complexité. Qui plus est, un même terme peut englober des réalités juridiques variables selon les régions comme au sein d'une même structure économique. C'est bien la nature de la source qui permet de cerner les acceptions des termes et les réalités que ces derniers englobent.
- 13 L'analyse du vocabulaire est prolongée et approfondie dans un second chapitre intitulé « Éthique, morale et religion » (p. 33-63), consacré plus spécifiquement aux Pères de l'Église, aux exégètes et au droit canonique. Ces sources corroborent l'existence d'un gradient de « l'exploitation de l'homme par l'homme », des non-libres absolus aux libres absolus, qui explique les situations complexes, pouvant paraître paradoxales : l'esclave est parfois dit « libre », les possédants d'hommes pouvant différencier dépendance et non-liberté (p. 35), l'esclave peut dans certains cas se marier et posséder un pécule.
- 14 La condamnation de l'esclavage par les trois religions monothéistes n'exclut pas les entreprises de justification. Par exemple, l'asservissement de l'homme est compris et admis en tant que sanction du péché originel par le christianisme (chez saint Augustin d'abord, puis chez Isidore de Séville notamment). Pour les trois religions du Livre, il est un vecteur de prosélytisme et répond à une œuvre de piété.
- 15 Les religions envisagent donc son encadrement. Ainsi dans le judaïsme, le Talmud prévoit des restrictions pour le maître ; maintenir un homme en esclavage n'autorise pas les mauvais traitements. Dans l'islam, l'esclavage n'est pas seulement une sanction ou la conséquence d'un butin de guerre à visée économique ; il est aussi un outil de correction, ce qui implique un bon traitement de la personne.
- 16 On retiendra notamment du chapitre suivant (chapitre 3, « Un débat d'historiens », p. 65-85) que la « forêt de statuts, de conditions et d'états » (p. 76), la diversité de l'esclavage médiéval et la complexité du vocabulaire riche de variantes locales dont les traductions sont souvent impossibles expliquent une partie des divergences historiographiques au sein du champ. Au commencement des malentendus historiographiques gît l'idée désormais invalidée par de nombreuses études de cas, que le

serf, considéré comme un esclave rural indigène, se serait substitué à l'esclave, nouveau venu issu de la traite extra-européenne.

- 17 Finalement, l'approche chronologique sur la longue durée, suivie, dans le chapitre 4, de la « Géographie de l'esclavage médiéval » (p. 87-115) – dont la description se prive de l'appui de cartes – conduit à définir le marché médiéval de l'esclave comme « dynamique et agile » (p. 102) et la population servile médiévale nombreuse en ville et à la campagne.
- 18 Si l'analyse offerte dans les deux premiers chapitres se dénote par sa richesse et le souci d'exhumer la complexité et les nuances, le chapitre 3 n'aborde qu'une partie du débat historiographique. L'auteur n'a certes pas l'ambition de l'exhaustivité – le format et la nature de l'ouvrage ne s'y prêtent guère – mais d'aucuns pourraient regretter l'absence d'un état des apports récents qui renouvellent le champ, à l'instar des travaux d'Antoni Furió (2006), de Fabienne Gillén et de Salah Trabelsi sur *Les esclavages en Méditerranée. Espaces et dynamiques économiques* (2012) ou encore d'Iván Armenteros Martínez et Mohamed Ouerfelli (2016). Mentionnés dans la bibliographie indicative (p. 199-211), ces travaux sont cependant largement repris par Sandrine Victor à travers les thématiques abordées, les exemples retenus et surtout l'approche économique de la question.
- 19 Ainsi le chapitre 5 est consacré à l'analyse de l'esclavage comme « système économique » (p. 117-126). Hormis les exemples connus de sociétés esclavagistes médiévales, « l'esclavage n'est ni nécessaire ni indispensable » mais constitue « une force de travail complémentaire ou supplémentaire » (p. 117). Il se définit comme un substitut ou un concurrent du travail salarié et de l'apprentissage, et il relève d'un marché fluide et rentable.
- 20 Des dossiers permettent de connaître le prix de l'esclave acheté comptant, à crédit ou troqué, qui dépend de la force de travail et des caractéristiques physiques (état de santé, âge, sexe), de l'origine – on connaît des cas de captifs qui interviennent pour fixer le prix de leur rachat –, parfois de la conduite morale et du tempérament, toujours de l'offre et de la demande.
- 21 Les esclaves sont des instruments de travail rentables, des marqueurs de la réussite sociale et un moyen de spéculation, mais leurs propriétaires ne sont pas seulement les marchands et les nobles. C'est souligner une fois de plus l'omniprésence des esclaves dans la société médiévale, confirmée par la forte part des normes les concernant dans les codes de loi (46% des lois des Wisigoths, 13% des lois saliques, par exemple). Le volume du trafic médiéval, ainsi que la part des esclaves dans la composition de la main d'œuvre rurale et urbaine restent néanmoins impossibles à estimer.
- 22 Les études de cas exhument de nombreuses figures d'esclaves, objets du dernier chapitre (chapitre 6, « Esclaves », p. 127-172). Les causes de l'asservissement sont d'abord envisagées. La guerre et la razzia sont les premières sources d'approvisionnement en esclaves. Le captif peut faire l'objet d'une amnistie, être racheté – et dans ce cas, la procédure peut être longue, le captif étant soumis aux mêmes traitements que les esclaves, sans souci des conséquences sur sa valeur, en attendant son rachat –, être condamné à la peine capitale ou être réduit en esclavage. La réduction en esclavage peut également trouver son origine dans la sanction judiciaire de criminels et de débiteurs, et ce en forte proportion comme cela semble avoir été le cas dans l'Espagne wisigothique. L'esclavage est aussi la sanction des femmes et des hommes de « mauvaise foi » (à l'instar des Bogomiles en Bulgarie et en Bosnie) et des présumés hérétiques.

- 23 Dans les cas les plus extrêmes, l'asservissement passe par la dépersonnalisation, la désocialisation et la déssexualisation, révélées par l'approche prosopographique et l'étude des noms personnels. Cet état de minoration n'exclut cependant pas la confraternité d'infortune, dans la mesure où elle peut servir les intérêts du maître.
- 24 Sandrine Victor aborde également la réalité quotidienne des esclaves, leurs conditions de vie, les sévices et mutilations, dont la castration, qu'ils peuvent subir. Plusieurs formes de cohabitation avec les maîtres s'esquissent. L'éventail des activités pour lesquels ils sont employés est un paramètre essentiel : des esclaves domestiques qui partagent la vie et la religion des maîtres, aux esclaves artisans qui passent par l'apprentissage, à l'instar de ceux employés dans l'artisanat du corail à la fin du Moyen Âge à Majorque et à Barcelone notamment.
- 25 Enfin, l'esclavage n'est pas forcément un état définitif, transmis de père en fils. Le rachat, l'affranchissement, la fuite ou la révolte permettent d'en sortir. Mais le destin des affranchis laisse peu de place à l'ascension sociale, possible mais exceptionnelle. Là encore, un gradient de statuts se déploie, de l'homme libéré à l'homme libre, loin des approches simplificatrices et fallacieuses.
-

NOTES

1. Marc Bloch, « Comment et pourquoi finit l'esclavage antique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, II/1, 1947, p. 30-44.
2. Charles Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, Bruges, 1955-1977, 2 tomes.
3. Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*, Paris, 1986.